

de mon estime ? Mais oui, car vous m'avez dit que je vous prenois pour une Araminte. Il étoit assurément flatteur pour moi, ce propos-là.

CID. Je n'ai peut-être rencontré que trop bien, & la façon dont je me rends...

CLIT. Eh ! comment vouliez-vous ne vous pas rendre ? Vous m'aimez. Quoique vous ne me l'avez dit que d'aujourd'hui, ce n'est cependant pas de ce moment-ci que je le sçais. Votre confiance en moi ; les sacrifices que vous m'avez faits, sans que je vous les eusse demandés, ni que vous-même peut-être crusiez m'en faire ; la sorte d'aigreur que, toute douce que vous êtes, vous preniez contre les femmes que je voyois un peu trop souvent, ou que je louois devant vous ; la crainte que vous aviez que je ne vinsse pas ici ; l'empressement avec lequel vous m'y avez toujours cherché ; la gaieté que je vous y ai vue ; l'humeur qui vous a saisie à l'arrivée de toutes ces femmes ; les regards inquiets & troublés qu'en les voyant, vous avez jettés sur moi ; tout enfin ne m'a-t-il pas instruit de votre tendresse ? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles dispositions, accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaison, moins en garde

par conséquent contre les libertés que je prenois, sûre d'être aimée, pressée également par votre amour & par le mien, vous eussiez pu résister à mon ardeur ? & devez-vous comparer ce qui se passe entre nous, à ce qui s'est passé entre Araminte & moi ? *Il n'est peut-être pas hors de propos d'avertir ici le lecteur que pendant que Clitandre parle, il accable Cidalise de caresses fort tendres, qu'elle ne lui rend point tout-à-fait ; mais auxquelles elle ne s'oppose pas non plus à un certain point.*

CID. (*Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.*) A vous parler franchement, on ne peut pas en avoir moins d'envie, & la seule chose que je puisse actuellement avoir quelque plaisir à croire, c'est que je ne pouvois faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe, car vous ne sçauriez concevoir combien j'ai de peine à me le persuader.

CLIT. Vous ne m'en êtes que plus chère ; mais à quelque point que j'approuve votre délicatesse, je serois fâché que vous ne l'employassiez qu'à vous tourmenter.

CID. Hélas ! puis-je être aussi tranquille que vous voudriez que je le fusse,

quand je songe qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raisons pour blâmer ma conduite, que vous ne venez de m'en dire pour que je puisse me l'excuser ? (*Il ne lui répond qu'en entreprenant : elle se tait aussi, mais elle résiste.*)

CLIT. En vérité ! Cidalise, ce que vous faites est de la dernière déraison. Vous ne m'aimez donc point ? (*Elle le serre tendrement dans ses bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croie lorsque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendresse, & démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer ? Accordez du moins quelque chose à mes desirs.

CID. Vous ne sçavez sûrement pas les contenir, & je n'aurai peut être pas la force de les arrêter. (*Ici il lui demande quelque chose, mais presque rien.*)

CID. Grand Dieu !... me tiendrez-vous parole, & respecterez-vous mes craintes ?

CLIT. Oui, puisqu'enfin je ne puis les bannir de votre esprit. (*Ici elle consent à ce qu'il lui a demandé ; & comme elle l'a prévu, & espéré peut-être, il lui manque parole. Le lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.*)

CID. (*Avec assez de majesté pour l'insultant.*) Ah ! Monsieur, vous sçavez nos conventions ?

CLIT. Hors celle de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayions fait aucune ensemble ; mais quittez, de grace, cet air & ce ton qui ne sont pas faits pour nous. La cérémonie, que vous conservez encore avec moi, me fait presque douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, & je ne sçaurois vous exprimer à quel point j'en suis blessé.

CID. (*Avec transport.*) Ah ! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendresse ; & je serois trop heureuse, si je vous en voyois toujours aussi satisfait, que vous aurez toujours lieu d'en être persuadé.

CLIT. Vous me baisiez pourtant sans plaisir, & pendant que mon cœur vole sur vos levres & s'y pénètre de la plus douce des voluptés, je vous vois vous refuser au même bonheur, ou être incapable de le sentir.

CID. Pourquoi vous plaisez-vous à faire de mes mouvemens une peinture si infidèle ?... Convenez donc que vous êtes bien injuste !

Les transports de Cidalise autorisant en

quelque façon les témérités de Clitandre, il lui demande les complaisances. Comme, sans être les plus fortes que l'on puisse exiger d'une femme, elles ne laissent pas que d'être singulieres, elle les lui refuse. Il les demande encore; nouveau refus: il en est piqué, & use d'autorité avec une insolence que l'on peut dire sans exemple, ou qui du moins n'est pas bien commune, & doit apprendre aux femmes à ne pas laisser mettre quelqu'un dans leur lit si légèrement.

CID. (Désespérée) Non!... je ne veux pas... vous m'offensez mortellement! Eh bien! Monsieur, vous voilà!... voilà pourtant comme je puis compter sur vous.

Loin que de si violens reproches le contiennent, & que la résistance de Cidalise, qu'il doit croire très-réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réussit; car que fera-t-elle, & quelles sont ses ressources? Ce n'est pas qu'elle ne lui dise qu'il est un impertinent; mais quand une fois on a pris sur soi d'en être un, il y auroit assez peu de mérite, & moins encore de sûreté peut-être à cesser d'offenser. Il continue donc d'abuser de la supériorité de ses forces, tout indigne que cela est. Ensuite il la regarde en souriant, & d'un air aussi

content que s'il eût fait les plus belles choses du monde, & veut même lui baiser la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnoissance, toute respectueuse qu'elle est, est assez froidement reçue.

CID. (Outrée, & d'un ton terrible.) Laissez-moi, je vous prie, Monsieur: je suis indignée contre vous; vos procédés sont odieux.

CLIT. Mais voyez donc quelle est votre injustice! Avez-vous pu penser, je laisse même l'amour à part, que comblé des caresses d'une femme telle que vous, la modération, que vous me prescriviez, fût en mon pouvoir? D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Ne seroit-ce pas à moi à m'offenser de vous voir me refuser les complaisances les plus ordinaires? Vous êtes trop singuliere aussi.

CID. Cela n'est pas douteux! je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'est pas là pourtant ce que vous m'aviez promis.

CLIT. Cessez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'aie été d'assez mauvaise foi pour vous promettre quelque chose. Songez que dans les

termes, où nous en sommes ensemble, il n'est plus possible que je vous fasse des impertinences, & lorsque c'est vous qui offensez l'amour, n'allez pas croire que je blesse votre dignité.

CID. (*Bien plus doucement.*) Mais, mon Dieu! pensez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi? Vous avez raison! Si ma résistance n'étoit fondée sur rien, elle seroit du dernier ridicule; mais enfin que les motifs en soient pitoyables ou sensés, vous m'avez, quoi que vous en disiez, promis de les respecter, & je me crois du moins en droit de me plaindre de ce que vous me manquez de parole.

CLIT. Vous êtes donc bien fâchée? Ah! revenez dans mes bras; je meurs d'envie de vous pardonner vos injustices! Venez! ne vous dérobez pas à ma clémence!

CID. (*En riant.*) En vérité! vous êtes singulièrement ridicule! Ah! Clitandre! je vous sens bien! (*Apparemment elle a ici quelques raisons pour lui parler comme elle fait.*)

CLIT. N'allez-vous pas vous fâcher encore?

CID. Dans le fond j'aurois de quoi; mais je vois bien, au train que vous prenez, qu'il faudroit que je ne fisse que cela, & ne fût-ce que pour vous attraper j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

CLIT. Pour m'attraper! Où avez-vous donc pris cela, s'il vous plaît?

CID. Est-il donc vrai que je sois si injuste?

Le lecteur aura ici la bonté de prendre que c'est à lui qu'on fait cette question. Si par hasard, & ce qu'on a peine à croire, quelque femme lit cet endroit, elle en doit apprendre à ne jamais insulter personne qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle se garde bien de parler, dans de certaines occasions, d'après de simples probabilités auxquelles il seroit possible qu'elle fût attrapée, & qu'elle ne sçauroit, pour montrer des doutes offensans, être trop sûre physiquement que cela ne peut pas tirer à conséquence.

Clitandre prouve donc à Cidalise, qui d'abord lui demande pardon, & qui ensuite se fâche très-vivement, qu'elle au oit beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'est en vain qu'elle lui dit qu'une plaisanterie si simple ne devoit pas avoir des suites si sérieuses. Soit qu'il en

soit réellement piqué, ou qu'il la prenne pour prétexte, il est certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il falloit bien que de façon ou d'autre cela finît, & qu'elle eût à se plaindre de lui autant que vraisemblablement elle s'en flattoit.

En cet endroit Clitandre doit à Cidalise les plus tendres remerciemens, & les lui fait. Comme on ne peut supposer qu'il y ait parmi nos lecteurs quelqu'un qui ne se soit, ou n'ait été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire & d'entendre ces choses flatteuses & passionnées que suggere l'amour reconnoissant, ou que dicte quelquefois la nécessité d'être poli, l'on surprimera ce que les deux amans se disent ici, & l'on ose croire que le lecteur a d'autant moins à s'en plaindre, que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaisir à composer lui-même d'après ses sentimens qu'il n'en trouveroit à les lire.

Il est bien vrai qu'il peut y en avoir quelques-uns qui, ne sachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on est remercié, ne seroient pas fâché de pouvoir ici s'en instruire; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuse, & avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaisir de la surprise.

CLIT. (*Se remettant auprès de Cidalise, qui n'ose pas le regarder, ou ne le regarde qu'avec confusion.*) Eh quoi! charmante Cidalise, voudrez-vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plutôt me punir d'avoir osé me rendre heureux? Je suis coupable sans doute; mais si vous vouliez vous rendre justice, vous trouveriez non-seulement bien des raisons pour me pardonner mon crime, mais même de quoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plutôt. (*Elle se tait, soupire & s'obstine à ne le pas regarder. Il continue.*) Levez donc sur moi vos yeux; qu'ils me disent si votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïssez pas, je ne puis vivre un instant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur? (*Il lui baise tendrement les mains.*)

CID. (*Toujours fâchée.*) Ah! traître!

CLIT. Eh bien! accablez-moi de tous les reproches imaginables: il n'y en a point sans doute que je ne mérite; mais encore une fois regardez-moi! Dites-moi donc, de grace, quelle est l'inquiétude qui vous agite?

CID. Hélas! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre.

CLIT. (*Vivement.*) Ah ! ne vous livrez pas à de si injustes terreurs ! Je vous adore ; rien ne m'a jamais été aussi cher que vous ; rien ne me le sera jamais autant.

CID. (*En le regardant avec une extrême tendresse.*) Est-il bien vrai que vous m'aimiez encore ?

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidalise qu'en l'accablant des plus ardentes caresses. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas sa façon de lever les doutes, ceux de nos lecteurs à qui elle pourroit ne point paroître commode, en prendront une autre, comme de faire dire à Clitandre les plus belles choses du monde, & ce qu'ils croiront de plus fait pour rassurer une femme en pareil cas.

CLIT. Eh ! ingrate ! êtes-vous rassurée ?

CID. Ah ! Clitandre, quel dommage que je ne sçache si bien que le desir n'est pas de l'amour !

CLIT. C'est-à-dire que vous doutez encore du mien.

CID. (*En soupirant.*) Ce doute seroit moins déplacé que vous ne semblez le croire ; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer : pourtant vous ne les détruisez pas.

CLIT. En croiriez-vous plus à mes sermens ?

CID. Cette façon de me parler de votre tendresse n'amuseroit pas tant vos sens, & flatteroit moins votre vanité ; mais j'avoue que toute trompeuse qu'elle pourroit être encore, elle calmeroit plus mon cœur que les transports que vous mettez à sa place.

CLIT. (*Tendrement.*) Ah ! comment pouvez-vous un instant penser que je ne goûte pas un plaisir extrême à vous parler d'un sentiment qui pénètre mon ame, & qu'à la vivacité dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la première fois de ma vie ?

CID. Non, je vous ai coûté trop peu pour que je sois aussi heureuse que vous me le dites.

CLIT. En vérité ! vous êtes bien peu raisonnable !

CID. (*En lui baisant la main avec transport.*) Vous ne sçavez combien je vous aime, combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous, combien même je vous hais de m'avoir aimée si tard ; & quand je songe en effet que si vous aviez voulu je n'aurois pas eu le malheur d'avoir Erasme, puis je ne pas vous détester de me l'avoir laissé prendre ?

CLIT. Eraſte ! ne commençoit-il pas à vous plaire quand je revins ?

CID. Non, il le cherchoit encore, & ſi vous m'aviez, à votre retour, confirmé ce que vous m'aviez écrit, il l'auroit cherché vainement.

CLIT. Ah ! Si je l'avois cru ! Mais comment pouvois-je vous ſuppoſer pour mon amour dans de ſi favorables diſpoſitions, lorsque je vous voyois plus froide & plus réſervée avec moi qu'avec qui que ce fût, & qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié ?

CID. Le deſir de fuir tout engagement, & la crainte que vous ne nuifſiez plus que perſonne à mes réſolutions, furent les premières cauſes de la froideur que je vous marquai à votre retour ; & la douleur de vous voir reprendre Célimene, lorsque malgré moi-même je me flattois que vous n'aimeriez que moi, m'inspira pour vous une haine ſi violente, que je ne ſçais encore comment elle a pu s'effacer.

CLIT. Je vous avoue que vos ſentimens ne m'ont pas tout-à-fait échappé, & qu'un jour même ſur un mot que vous dites à l'opéra, & qui depuis m'a donné bien à rêver. . . .

CID. (*En le baiſant avec fureur.*) Tu

l'entendis, ingrat ! & tu n'y répondis pas !

CLIT. Que voulez-vous ? Eraſte, de qui vous connoiſſez les rufes, s'apercevant ſans doute de l'impreſſion que vous faiſiez ſur moi, & craignant qu'enfin je ne vous en parlaſſe, vint le lendemain, avec le plus grand myſtere du monde, m'apprendre, plus d'un mois avant que vous le priſſiez, qu'il avoit tout réglé avec vous, & ce fut cette fauſſe confiance qui m'empêcha de vous entendre & de vous répondre, & qui me fit me rengager avec Célimene.

CID. Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne ſauriez concevoir à quel point ce ſouvenir m'afflige, ni combien je me mépriſe d'avoir eu la foibleſſe de me livrer au plus perfide de tous les hommes, & à celui de tous peut-être que j'étois le moins faite pour aimer.

CLIT. C'eſt comme moi qui ne ſaurais comprendre comment j'ai pris une Araminte, & dix vilaines bêtes de la même eſpece.

CID. Belife, par exemple.

CLIT. Du moins elle eſt jolie.

CID. J'en conviens ; mais elle eſt à tout le monde.

CLIT. Oui, un peu, cela est vrai. C'est qu'elle a malheureusement pour elle une sorte de nonchalance dans le caractère qui l'expose à l'inconvénient de ne sçavoir pas résister; car elle seroit sans cela absolument, ou à peu près comme une autre.

CID. Comment vous engageâtes-vous avec elle?

CLIT. M'engager! moi! Je la pris, à la vérité, mais ce fut sans avoir un moment l'intention de la garder. C'étoit tout à la fois la femme de France que je méprisois le plus, & qui me coûtoit le moins.

CID. Vous la prîtes pourtant.

CLIT. Mais, oui, il le falloit bien. J'allois lui faire une visite que je lui devois depuis assez long-tems. Je ne sçais comment elle étoit disposée; mais elle me fit des agaceries, & de si vives, que tout le mépris qu'en ce moment même elle m'inspiroit, ne m'empêcha pas d'y répondre. Sçavez-vous bien que dans le fond cela est horrible?

CID. Vous croyez rire, mais je vous assure qu'il n'y a rien de plus infâme que de se livrer, comme vous faites presque tous, à toutes les occasions, qui se présentent.

CLIT. Vous ne sçauriez imaginer aussi combien nous nous faisons de reproches de ces honteuses fragilités, lorsque nous nous trouvons, comme j'avoue que j'étois alors, avec la plus violente passion du monde, dans le cœur, & pour une femme charmante assurément, puisque c'étoit pour Aspasia.

CID. Je suis bien sûre, malgré cela, que Belise ne vous en crut que pour elle.

CLIT. Elle est vaine, je suis ardent; il étoit naturel que dans ce moment-là nous nous trompassions tous deux.

CID. Cependant vous adoriez Aspasia?

CLIT. Si je l'aimois! A la fureur!

CID. Mais comment accordiez-vous votre tendresse pour aller avec les complaisances que vous aviez pour Belise?

CLIT. Oh! je n'avois vis-à-vis de moi-même ni la mauvaise foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Belise, & dans l'instant même où elles prenoient le plus vivement sur moi, vous ne sçauriez imaginer combien elle étoit loin de mon cœur, & à quel point j'y sentoient l'empire d'Aspasia.

CID. Je le crois. Vous revîtes pourtant Belise ?

CLIT. Oui. Elle n'avoit jamais, à ce qu'elle disoit, soupé en petite maison, & elle me demanda en grace de lui donner une fête dans la mienne. Il ne me parut pas possible, dans les termes où nous en étions ensemble, de ne la pas satisfaire sur cette fantaisie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amusa quelque tems, & que tous les reproches, que je m'en faisois, ne m'empêcherent pas de la garder un mois. Il est vrai qu'Aspasie en passa plus de la moitié hors de Paris, & qu'alors j'avois réellement besoin qu'une femme, que j'aimois, ne fût pas si long-tems absente.

CID. Infidèle ! Ah ! laissez-moi donc.

Pour bien entendre cette exclamation, qui paroît venir à propos de rien, il est nécessaire de sçavoir que Clitandre tourmente toujours Cidalise de façon ou d'autre. Nouvelles propositions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre ; complaisance de Cidalise. Il faut au reste qu'elle se plaigne de se trouver trop sensible, & de paroître craindre que ce ne soit pour Clitandre une raison de se désier de sa constance. Car sans cela, que voudroient dire les propos qu'on va trouver ici.

CLIT. Vous avez de singulieres idées d'imaginer que je vous reprocherai d'être sensible, moi qui avois toutes les peines du monde à pardonner à Célimene de ne l'être pas.

CID. Cela est plaisant ! A la voir, j'en aurois tout différemment jugé.

CLIT. Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle, & vous ne sçauriez imaginer combien sur cet article il faut peu croire aux physionomies.

CID. Ai-je l'air d'être sensible, moi ?

CLIT. (*En la regardant avec attention.*) Mais oui ; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet passablement.

CID. Ah ! vous me désespérez. La chose du monde, que je crains le plus, c'est de passer pour être si tendre. Vous ne sçavez ce que vous dites. Cette langueur, que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur sensible ; mais il me semble que ce n'est que les femmes, qui ont une extrême vivacité, que vous accusez d'être . . .

CLIT. Non pas les connoissances, & nous laissons aux jeunes gens, qui entrent dans le monde, à croire que toutes les femmes ont beaucoup de cette sorte de sensibilité, & que sur-tout c'est chez

celles qui ont du feu dans les yeux, une grande vivacité dans leurs actions, & de l'inconfidération dans leur conduite, que l'on en trouve le plus. Pour nous, de la langueur, de l'indolence, de la modestie, voilà nos affiches.

CID. Vous deviez bien importuner Célimene?

CLIT. Beaucoup moins que vous ne pensez. Soit caprice, soit vanité, la chose du monde, qui lui plaît le plus, est d'inspirer des desirs; elle jouit du moins des transports de son amant. D'ailleurs, la froideur de ses sens n'empêche pas sa tête de s'animer, & si la nature lui a refusé ce que l'on appelle *le plaisir*, elle lui a en échange donné une sorte de volupté qui n'existe, à la vérité, que dans ses idées; mais qui lui fait peut-être éprouver quelque chose de plus délicat que ce qui ne part que des sens. Pour vous, plus heureuse qu'elle, vous avez, si je ne me trompe, rassemblé les deux.

CID. Je ne sçais pourquoi; mais il me semble que j'aimerois mieux le partage de Célimene que le mien.

CLIT. C'est-à-dire, que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quel-

que

que point que les idées de Célimene s'enflammaient, & dans quelque volupté qu'elles seussent la plonger, ce désordre ne lui suffisoit pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être vaincue que le bornes que la nature lui avoit imposées, ne pouvoient se franchir, elle n'en desiroit pas moins cette jouissance entière que rien ne pouvoit lui procurer. Son imagination s'embrasoit; elle se révoltoit contre la froideur de ses sens, & mettoit tout en usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentoit brûler, & qui se répandoit dans toutes ses veines, devenoit enfin un supplice pour elle, & je l'ai vue plus d'une fois pleurer d'être livrée à des desirs si violens, & de ne pouvoir ni les éteindre, ni les satisfaire.

CID. Si elle n'a pu parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchoit, je ne lui conseille pas de le chercher avec un autre.

CLIT. Je doute en effet qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait, puisque c'est une sorte d'Erasme qui m'a banni de son cœur; aussi ne suis-je pas plus flatté que surpris de la voir se ressouvenir de moi un peu tendrement.

CID. La reprendrez-vous, Clitandre?

Tome I.

V